

**BANSHUN (Printemps Tardif) 1949, Japon,
de Yasujiro OZU,
avec Setsuko HARA, Chishu RYU, Yumeji TSUKIOKA, Haruko
SUGIMURA et Hohi AOKI.
Images : Yuhuru ATSUTA ; scénario : Kogo NODA ; musique :
Senji ITO**

Un des grands chef-d'œuvre d'Ozu.

Noriko, 20 ans, vit heureuse auprès de son père, veuf, avec qui elle s'entend à merveille. Mais pour l'entourage, la situation en état n'est pas conforme aux traditions. La tante de Noriko va tout faire pour la pousser au mariage, y compris convaincre son père d'inventer un mensonge qui fera croire à Noriko qu'il souhaite se remarier lui-même.

Avec ce film et les suivants, Ozu va observer les bouleversements de la société japonaise et la lente désagrégation des valeurs familiales et patriarcales, chères à l'ancien ordre impérial, et leur répercussion sur la vie quotidienne.

Filmé avec une mélancolie souriante puis dramatique, le style limpide et absolu d'Ozu, dépouillé à l'extrême, se fixe à jamais pour la postérité de son cinéma.

De sa vie heureuse du début, Noriko ressent petit à petit les pressions pour se conformer aux traditions et aux principes. C'est la séquence du théâtre Nô qui va faire tout basculer dans le quotidien de Noriko. La cassure due aux changements est inévitable et sa vie bascule.

Comme le Japon, après sa défaite en 1945, il va falloir ployer la tête, se taire et continuer à vivre selon l'ordre inéluctable des choses. Après la cérémonie du mariage de Noriko, toute la tristesse du monde s'abat sur son père, désormais solitaire. L'obligation des conventions va rendre tout aussi pathétique l'acceptation de sa fille.

Ozu nous livre, sans juger, une petite musique sublime qui va faire sa renommée mondiale.

Un admirateur inconditionnel d'Ozu, le cinéaste allemand Wim Wenders disait : « Je vous parle des plus beaux films du monde, je vous parle de ce que je considère comme le paradis perdu du cinéma. Si notre siècle donnait encore sa place au sacré, s'il devait s'élever un sanctuaire du cinéma, j'y mettrais -pour ma part- l'œuvre d'Yasujiro Ozu. Les films d'Ozu parlent du long déclin de la famille japonaise et, par là même, du déclin d'une l'identité nationale. Aussi japonais soient-ils, ces films peuvent prétendre à une compréhension universelle. Vous pouvez y reconnaître toutes les familles de tous les pays du monde, ainsi que vos propres parents, vos frères, vos sœurs et vous-même. Le cinéma d'Ozu, c'est la beauté ultime de sa propre essence. Il donne une image utile et vraie de ce que fut le 20^{ème} siècle ».